



Une autoroute peut être comme la mer

En France, la nouvelle est un genre littéraire qui souffre... et c'est tant mieux ! Car si les éditeurs n'en publient guère, celles qui trouvent grâce à leurs yeux sont souvent de bonne facture. Ainsi, Hypothermie, troisième recueil d'Álvaro Enrigue, écrivain et journaliste mexicain émigré aux États-Unis, juxtapose vingt récits dont les protagonistes, par le regard qu'ils portent sur leur quotidien, dessinent en filigrane un archétype : l'homme de la classe moyenne confronté à la perte de ses illusions.

SANTIAGO ARTOZQUI

ÁLVARO ENRIGUE HYPOTHERMIE

trad. de l'espagnol (Mexique) par Eduardo Jiménez
Gallimard coll. « Du monde entier », 240 p., 21 €

« *Je suis un écrivain de qualité, mais personne ne le sait* » affirme en incipit le narrateur du « Stylo de Dumbo », nouvelle qui ouvre le recueil et qui, d'un point de vue formel, pourrait jouer le rôle d'une préface. On y découvre un écrivain raté, en plein conflit existentiel, obligé de remettre en question sa propre identité et son rôle de père. Sur sept pages, pas une de plus, Enrigue nous dépeint la vie de cet homme, les rapports qu'il entretient avec sa femme et son fils, le regard qu'il porte sur la société et les conclusions qu'il en tire. C'est ironique, efficace et merveilleusement écrit (saluons au passage le travail du traducteur, Eduardo Jiménez).

Avec ce premier récit, Enrigue pose d'emblée le cadre de ce qui va suivre et s'ingénie à nous faire croire que le « je » qui s'exprime tout au long de ces pages n'est autre que lui-même. Or ce « je » narrateur, un immigré mexicain vivant

aux États-Unis, prend peu à peu conscience que les gringos ne l'accepteront jamais malgré sa carte verte et des valeurs qui, vues du Mexique, lui semblaient communes. Nulle haine, mais le simple constat que certaines cultures, certains milieux sont rétifs aux corps exogènes. L'illusion d'une terre promise s'est diluée dans le quotidien de la classe moyenne et son cortège de questions : *Tout cela a-t-il un sens ?* Mais surtout, *Qu'est-ce que « je » fous là ?* On n'est pas loin de l'approche des écrivains dits « minimalistes », même si l'auteur pimente les considérations désabusées de ses personnages d'un abandon typiquement sud-américain qui n'est pas sans évoquer le ton des *Douze contes vagabonds* de García Márquez, par exemple.

Hypothermie compte cinq parties : *Scènes de la vie familiale*, *Issues honorables*, *Crasse*, *Grandes fins*, « *Deux valse en route vers la civilisation* », découpées en unités de sens dont certaines constituent presque un mini-roman. On y croise des figures décalées, tel cet éboueur que sa femme a quitté et qui décide de transformer son camion-benne en vaisseau pirate – *une autoroute peut être comme la mer...* – afin de réintroduire une dimension épique dans une vie qui

en est totalement dépourvue. Y parvient-il ? Au lecteur de juger. La rhétorique du couple et de ses problèmes est déclinée sous toutes ses facettes. Les protagonistes masculins d'Enrigue traînent leur mariage comme un forçat ses chaînes, avec l'espoir d'y échapper un jour, mais sans savoir comment, pourquoi ni dans quel but. Ainsi, dans « Retour à la ville de la drague », le premier éliminé du *Top-Chef* local, un universitaire reconverti dans la grande cuisine qui accumule les conquêtes, revit ses rapports sexuels en spectateur, presque en voyeur. Mais que pense-t-il vraiment ? Il semble que devant l'échec comme devant le succès l'ennui et le sentiment de vacuité prédominent. L'auteur, au travers des ambiguïtés qu'il entretient quant à la psychologie de ses « je » narrateurs, installe une atmosphère, un mélange de nostalgie et d'indifférence, de désespoir et de joie de vivre dont l'équilibre délicat confère à ses récits une réelle profondeur.

Pour fouillés qu'ils soient, l'introspection n'est pas le moteur des personnages d'Enrigue. Souvent, c'est le regard qu'ils portent sur les autres, le sentiment du « pourquoi eux et pas

moi » qui les aliène. Un homme transi de froid constate avec stupeur que ses compatriotes, quatre gros Mexicains, se promènent sans gêne en bras de chemise dans les rues couvertes de neige. Comment ne voient-ils pas qu'ils détonnent ? Que les gringos – humiliante évidence – ne les accepteront jamais ? Comment font-ils, en somme, pour préserver cette mexicanité qui les protège du froid... de l'*Hypothermie* ? « Je », pour sa part, en est incapable, et c'est bien ce qui le désespère.

Enrigue, lui-même professeur de littérature à Mexico et à Washington, a publié son premier roman en 1996 et cultive depuis lors une écriture éclatée, une narration non linéaire proprement idiosyncrasique. Il s'en réclame même comme d'un stigmate de l'époque qui a vu naître les hyperliens et la lecture en arborescence. Pourquoi tout cela n'exercerait-il pas une influence sur les auteurs et la façon dont ils racontent leurs histoires ? Comme il le déclarait en 2009, à l'occasion de la parution de son dernier roman, *Vies perpendiculaires* : « *Les processus de communication me semblent être naturellement des questions de flux et de réseaux. (...) Si le fait que le temps avance d'arrière en avant n'est qu'un phénomène contingent, la narration – qui est le temps tenu au creux de la main – devrait se déplacer de façon plurivoque* (1). » Et en effet, l'auteur manie en virtuose une forme romanesque subtile, dans laquelle la progression du récit repose l'atmosphère qui s'installe, nouvelle après nouvelle. À tel point qu'en refermant ce recueil, on se demande par quel miracle on a l'impression d'avoir lu un roman, alors que d'une nouvelle à l'autre, on ne retrouve ni les mêmes lieux, ni les mêmes protagonistes. S'il fallait une raison pour lire *Hypothermie*, celle-là suffirait, car en matière de narration, les surprises formelles sont suffisamment rares pour être remarquées.

Cependant, c'est loin d'être l'unique attrait de la prose d'Enrigue. Comme tout grand nouvelliste, c'est dans la concision, dans la densité de ses textes que s'épanouissent son talent... et son regard plutôt noir. J'en veux pour preuve ce court récit, tiré du cycle *Crasse* :

Thérapie : thérapie

L'égoïsme et la mesquinerie sont les seules valeurs cotées dans les sociétés fières d'être composées d'immigrants. C'est pourquoi nous tous, les gringos, nous finirons tôt ou tard en thérapie. Dans des mondes tels que le nôtre, l'unique façon d'obtenir l'écoute de quelqu'un, c'est de le payer pour cela.

Cela vaut bien quinze tomes d'études sociologiques sur les rapports entre les peuples des deux côtés du Rio Grande. D'ailleurs, Enrigue traite de l'âme humaine et en cela – pour banal que soit le propos – il est universel. |

1. Le Mexique à l'enseigne de la NRF, 29^e Salon du livre de Paris, traduction de Gersende Camenen. <http://www.gallimard.fr/salondulivre-paris/invite/enrigue.htm>.



ÁLVARO ENRIGUE